

NOTRE EDITION

Les Souscriptions.

NOS THEATRES.

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès de l'industrie et de l'agriculture, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité et la variété plaira même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désiraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SOUSCRIPTION.

Nous sommes heureux de voir que tous les jours il nous arrive de nouvelles souscriptions en faveur des veuves et des orphelins des officiers de police assassinés dernièrement.

Notre population est charitable, nul n'y contredira; elle est généreuse et s'offre spontanément.

La lettre ci-dessous s'explique d'elle-même:

Nouvelle-Orléans, 7 août 1900. Monsieur l'éditeur de l'Abelle: Cher monsieur, Veuillez, je vous prie, faire parvenir par votre intermédiaire, aux veuves et aux orphelins des officiers de police, \$2, ainsi qu'une piastre pour Van Kuren, que vous trouverez dans cette enveloppe.

- A. Pérès..... 3 00
Henri Bonley..... 1 00
Mme L. Bezançon du Restaurant de la Louisiane..... \$15 00
Chee Kung Tong, caissier de la société des Franco-Maçons chinois..... 20 00
M. A. Macarty..... 2 00
Alexis Ribet..... 5 00
Mme J. V. Pitkington..... 2 00
G. Epy..... 1 00
Typographes de l'Abelle..... 1 00
L'ABELLE..... 25 00
Paul Capdevielle, maire..... 5 00
Jean Pomès..... 2 00
J. Emile Bivoire..... 1 00
S. Vidalat..... 2 00
Un employé de l'ABELLE..... 1 00
John P. Lewis..... 5 00
Fou Loy Tai & Co..... 5 00
Quong, Sun & Co..... 5 00
Hop Kee..... 5 00
Ou Yick..... 5 00
A. C..... 1 00
\$112.00

Quelle grande et belle chose que la charité quand elle est bien inspirée, bien comprise, bien dirigée par des êtres intelligents et bons qui savent discerner les vrais besoins des faibles, de ceux qui ne reposent que sur des désirs déréglés, sur des misères qui ne sont que le fruit du désordre, sur des convoitises malsaines qui sont indignes de toute commémoration; quand surtout elle sait aller au devant de ceux qui souffrent dans le silence et la solitude. Elle devient alors le plus bel apanage de l'humanité. Mais que dire de celle qui s'adresse aux infortunes publiques qui ne sont que la conséquence du devoir accompli, le fruit du dévouement à la communauté? Elle prend alors des proportions étonnantes et s'élève à des hauteurs qu'on ne lui soupçonnerait pas, qu'on ne pouvait lui soupçonner. Elle devient alors la plus noble, la plus bienfaisante des institutions publiques; elle dépasse de cent coudées ce que nous appelons la politique ordinaire. C'est, en réalité, la plus grande de toutes les politiques: car le bien que, simples particuliers, nous faisons au nom de la communauté et pour la communauté, se retourne en notre faveur et fait de nous les premiers bénéficiaires de notre bonne œuvre.

N'est-ce pas ainsi que nous devons considérer le superbe mouvement qui s'est produit en ville depuis une semaine, quand nous avons vu tomber victimes de leur devoir, de leur dévouement, de braves gens qui n'étaient pas riches, puisqu'ils étaient condamnés, pour vivre et faire leurs familles, à remplir des fonctions à la fois fatigantes et dangereuses?

Ce que nous sommes, surtout, fiers de constater, c'est que ce mouvement a été spontané. Aucune autorité ne s'est vue obligée d'aller frapper à toutes les portes pour solliciter quelque souscription en faveur des familles de nos infortunés agents de police.

Tous les citoyens, sans origine de naissance, de fortune sont allés spontanément porter leur obole à l'autorité municipale et aux journaux. Toutes nos feuilles quotidiennes et certains établissements publics ont leurs listes, dont quelques-unes portent des sommes considérables. Cet acte de générosité, avec le caractère de spontanéité qu'il a revêtu, fait le plus grand honneur à notre communauté et lui portera bonheur. Nous savons nous maintenant que s'il nous arrivait malheur, en pareil cas, nous n'avons pas affaire à une population ingrate et qu'elle saura soutenir ceux que nous laissons après nous.

Donnons donc; donnons abondamment; donnons sans compter, sûrs que le bien que nous aurons fait nous sera rendu au centuple en paix intérieure, en sécurité pour nous-mêmes, pour nos familles, pour nos biens et pour la communauté entière. Divine charité publique, sois à jamais bénie!

Le président pro tem de la république de Colombie.

New York, 7 août.—Une dépêche spéciale de Bogota au Herald annonce que le Dr Marloquin, vice-président, s'est installé à la présidence de la république de Colombie, à la place du Dr San Clemente, président titulaire. Le général Quintana Calderon exerce les fonctions de ministre de la guerre par intérim.



Retour de M. Rowles

Qui ne connaît ici M. Rowles, l'habile directeur des théâtres Tulane et Crescent, un des hommes les plus populaires de la Nouvelle-Orléans, à qui MM. Klaw et Erlanger ont eu le bon esprit de confier la direction de leurs deux entreprises.

M. Rowles vient de nous revenir du Cap Cod, Massachusetts, plein de santé, de vigueur et ayant fait pour la saison qui va bientôt s'ouvrir, ample moisson d'artistes de premier ordre et ayant son programme en ce point plus réussi. Il nous promet une longue série de représentations extrêmement variées dans lesquelles figureront les plus grandes renommées de la scène dans les deux mondes.

Nous aurons, grâce à lui, les pièces les plus célèbres et les plus en vogue. Il nous faudrait une grande colonne rien que pour donner ici la liste de toutes les célébrités qui défilent tour à tour devant nous, soit au Tulane, soit au Crescent, durant cette bienheureuse saison.

Nous n'avons pas besoin de citer les étoiles de la scène américaine, que tout le monde ici connaît pour les avoir si souvent applaudies. Qu'il nous suffise de dire qu'à côté des Blanche Walsh, des Frederick Ward, des Roland Reed, des deux Kidder, des Stuart Robson, des Sothorn, des Otis Skinner, des Alice Nielsen, des James Hackett, figureront Mme Modjeska, Adah Rehan, Sarah Bernhardt et l'illustre Coquelin; ces deux dernières illustrations entourées d'une grande compagnie entièrement parisienne.

Il faut donc nous attendre à une très brillante saison, à la plus brillante peut-être que nous ait jamais donnée la direction Rowles.

LES PREPARATIFS MILITAIRES EN FRANCE.

Le ministre de la guerre fait appel aux hommes des réserves de l'armée pour la constitution d'unités du corps expéditionnaire; le préfet de la Seine vient de faire précéder l'avis suivant:

Par décision du ministre de la guerre, les hommes des différentes réserves de l'armée, y compris ceux des bataillons d'Afrique, de l'infanterie et de l'artil-

lerie de la marine et des équipages de la flotte, sont admis à contracter un engagement volontaire pour le corps expéditionnaire de Chine.

Une gratification de 200 francs sera versée aux engagés au moment de la signature de l'acte.

Les demandes écrites, accompagnées des pièces réglementaires, seront reçues dans les bureaux de recrutement jusqu'au 29 juillet inclus.

D'autre part, les commandants de corps d'armée ont informé le ministre de la guerre que le nombre de soldats qui se sont présentés pour faire partie du corps expéditionnaire est très supérieur à l'effectif demandé. Presque tous ont été reconnus aptes à faire campagne en Extrême-Orient.

Quant aux officiers qui ont demandé aussi à partir pour la Chine leur nombre dépasse également les places disponibles. Les désignations n'auront lieu que dans quelques jours.

Le colonel Prieur de la Combe, commandant du 2e zouaves, sera vraisemblablement mis à la tête du régiment de marche formé dans ce corps.

Le Journal officiel publie un décret fixant le montant des avances pour achats d'approvisionnement qui pourront être faites au chef de service des convois auxiliaires du corps expéditionnaire. En voici le texte:

Art. 1er.—Les avances faites au chef de service des convois auxiliaires pour les achats à effectuer d'urgence en vue de l'approvisionnement du corps expéditionnaire en Chine ne pourront excéder 500,000 fr.

Art. 2.—Les délais de justification de ces avances n'excéderont pas quatre-vingt-dix jours.

Le commissaire de première classe Saint-Girons, chef des convois auxiliaires, est institué agent-comptable régisseur des avances qui seront faites en vue d'assurer le service des étapes du corps expéditionnaire.

Le ministre de la marine vient de donner des ordres pour que des baraquements démontables soient expédiés sur la côte de Chine; un chemin de fer Decauville de quelques kilomètres va être construit du point de la côte où accosteront les transports et affecté au terrain où seront édifiés ces baraquements.

Les 11 officiers et les 250 hommes de troupe des deux batteries de campagne d'artillerie de la marine du groupe Gibert s'embarqueront à Toulon bientôt sur le vapeur affrété Adour, à destination de Ta-Kou. Sur ce vapeur prendront également passage le médecin de première classe de la marine Hennequin et le vétérinaire Rongé, désignés pour servir aux batteries d'artillerie de marine du corps expéditionnaire de Chine.

Le matériel et les 300 mulets des deux batteries de campagne seront aussi embarqués sur l'Adour.

Ce projet n'autorise les peines corporelles que pour la répression de fautes graves et dénotant une certaine perversion morale, tel que le mensonge réitéré. En pareil cas, le maître peut remplacer le châtiment physique par le renvoi de l'élève.

Aucun enfant ne sera frappé pour inapplication ou connaissances insuffisantes. Les jeunes filles ne seront jamais l'objet de châtiments corporels.

Ces derniers seront de même interdits dans les écoles secondaires (Mittelschulen).

Le maître qui fera appel aux arguments frappants ne touchera ni la tête ni le cou du délinquant. Il procédera à l'opération dans l'"espace libre" de la salle d'école et, en général, une fois les leçons terminées.

Le projet décrit l'instrument dont le magister est autorisé à armer son bras vengeur. "Ce sera, dit-il, une canne flexible de la grosseur du petit doigt." L'instituteur, ajoute le projet, ne devra pas tenir cet outil dans la main pendant qu'il donnera ses leçons.

Il est institué un registre des châtiments corporels. Toute punition de cet ordre y sera mentionnée avec indication de son genre et de son motif. Ledit registre pourra en tout temps être consulté par la commission scolaire et les parents.

Enfin, le projet dispose que le droit de frapper ses élèves peut être retiré au maître qui, bien qu'il ait réprimandé à deux reprises, continue à châtier trop souvent ou d'une manière exagérée.

La succession du Comte Mouraviev

Le tsar n'a pas cru pouvoir retarder indéfiniment, dans les conjonctures si graves que traverse l'Europe, le choix du successeur du comte Mouraviev. Par respect pour la mémoire de l'homme d'Etat défunt, pour écarter tout reproche de hâte inopportune, pour se réserver la possibilité d'un repentir de la onzième heure dont le cas de M. Chichikine, après la mort soudaine du prince Lobanof, fit sentir toute l'opportunité, Nicolas II ne procéda encore, dit-on, qu'à la nomination d'un gérant du ministère des affaires étrangères.

Ainsi débuta le comte Mouraviev, pour recevoir quelque temps après un mandat définitif. Il y a des degrés, même dans la hiérarchie ministérielle, et le bâton de maréchal d'un chef du département des relations extérieures c'est de devenir, comme Nesselrode, comme Gortschakof, chancelier de cour et d'Etat.

Pour l'instant le nouveau titulaire se contente d'une commission intérimaire. Son ambition, s'il est réaliste et tient au solide, doit être satisfaite: il ne dépend plus que de lui—et de la fortune—de parcourir une carrière éclatante et de mettre son nom dans le livre d'or de la diplomatie internationale à côté de celui des Richelieu, des Kaminich, des Nesselrode, des Metternich et des Bismarck.

L'heureux objet de cette promotion n'est autre que le ministre de Russie au Japon, M. Isovolsky. Il n'y a point de coup de surprise dans son choix. D'emblée, il fut grand favori de ceux qui étaient initiés aux dessous de cours et de chancelleries.

Le comte Lamsdorf n'était point en ligne. C'est, résolument, avec passion et obstination, un

de ces hommes rares qui tiennent à rester au second plan comme d'autres cherchent le premier rang, qui aiment l'ombre comme d'autres chérissent l'éclat, qui ont du goût pour les réalités, pour le travail, pour le pouvoir, mais que le clinquant officiel laisse froids.

Les pères Joseph confondent leur personnalité obscure de moines gris ou noir dans la figure rayonnante et terrible d'un rouge Richelieu. Ils seraient embarrassés et peinaient de les déposer ou de leur succéder ou de rivaliser avec eux.

Le comte Lamsdorf est et demeure la cheville ouvrière du ministère qui a pour résidence le palais du Pont-des-Chantiers. Comme jadis, il travaillera quatorze heures par jour, il sera aux côtés du ministre, il préparera sa besogne et lui soufflera parfois des idées, il sera le dépôt vivant des archives, l'entrepreneur des relations discrètes et excellentes avec les ambassadeurs, il sera le maître du matin et le soir comme une ombre pour faire sa promenade, il ne prendra que rarement des vacances et restera à Saint-Petersbourg par les jours torrides de la canicule.

Jamais il ne sera ministre. M. Isovolsky le sera. Il a brillamment mené sa carrière. On a toujours fondé de grandes espérances sur sa personne. Il a gagné ses éperons et s'est mis hors de pair en même temps que hors de page par sa mission diplomatique à Rome.

Le meilleur noviciat diplomatique est encore le Vatican, surtout pour le représentant d'une puissance schismatique. M. Isovolsky a su négocier avec les porporati et sortir à son honneur d'une rencontre prolongée avec les prélats. M. M. Isovolsky est un homme fort. En l'envoyant au Japon, son maître scellait sa réputation.

Dans la politique russe, après et peut-être avec les grandes capitales d'Occident, Yokohama et Pékin sont des postes de premier ordre. Il n'a pas eu le temps d'y faire ses preuves tout au plus un heureux début. On le rappelle à peine installé.

En Russie, malgré l'autocratie, il y a des partis et des écoles. Ignatiev n'était pas de la même nuance que Giers, Loris Mélikof, trouchait avec Gortschakoff. Entre Mouraviev et M. de Witte, il n'y avait pas de sympathie inée. M. Isovolsky passe pour appartenir à l'opinion slavophile modérée.

Il a surtout des vues sur la politique en Extrême-Orient. C'est une bonne condition pour s'occuper de la crise actuelle avec quelque chance de succès.

Sur un point, on a la certitude que, comme son prédécesseur avant lui et comme son successeur après lui, il suivra la voie tracée: l'alliance franco-russe est une donnée fixe du système politique actuel. Toutefois, il y a bien des façons de dire ou de faire une chose.

Il ne serait pas indifférent que M. Isovolsky se pénétrât de la conviction que, pour solide et inébranlable que soit l'entente cordiale qui fonde l'équilibre de l'Europe et qui garantit la paix, elle demande une exacte réciprocité des deux partis, le ménagement attentif des intérêts respectifs et le ferme dessein de se rendre mutuellement, dans l'égalité d'une amitié sincère, autant de services que possible.

C'est l'état d'âme de la République française et c'est aussi celui du tsar et de ses conseillers, au premier rang desquels nous félicitons de voir inscrire le jeune et distingué diplomate dont Rome a appris à prononcer le nom avec une admiration non exempte d'envie, que Yokokama

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé. Un stimulant doux, le seul qui ne réveille pas désagréablement et qui n'a pas d'effets secondaires. Préalable à l'obésité, qui agit sur les artères et sur le système nerveux. Obésité, tous les pharisiens. Réserve les substitutions.

regrette après une trop courte apparition et en qui Paris, Londres, Berlin et Vienne se préparent à saluer le digne héritier et le continuateur sage d'une longue lignée d'hommes d'Etat éminents. La grave crise d'Extême-Orient va lui donner l'occasion de faire connaître d'emblée sa trempe et de rappeler au monde entier que ses paroles.

Pour leurs coups d'essai veulent des coups de maîtres.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La foule des amateurs a redoublé au casino du Parc Athlétique, depuis qu'on y peut pénétrer à pied sec en tout temps. Hier encore, il y avait une foule telle qu'on entendait et applaudissait le chef-d'œuvre de Flotow, Martha.

Demain, première de la reprise de Giroflé-Girofla.

La pièce sera précédée, comme tous les soirs, d'un excellent concert par l'orchestre Paolletti.

WEST END.

Malgré le mauvais temps et l'humidité de la plateforme, la soirée a été fort agréable, hier au West End. Le vitagraphe, le singe savant de Miss Belle Hathaway et les proses des acrobates Dewitt et Brum, ont fait leur effet ordinaire. Il n'y a que le bicycliste Palfrey qui n'a pu se livrer à ses exercices: l'humidité du sol seule en a été la cause; mais il prendra sa revanche ce soir.

MOTS POUR RIRE.

Le bizarres du style. Extrait du compte rendu musical d'un journal de ville d'eau: "Quant à notre excellente basse, son creux l'a tout de suite mise en relief..."

Exemple de concision démontrant que les femmes ne sont pas toujours aussi bavardes qu'on le prétend. L'autre soir, dans un bal de quartier, un cavalier, entre deux figures de quadrille, demanda à sa danseuse: — Quel est votre nom, mademoiselle? — Blanche... — Et votre profession? — ... isseuse!

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Réductions à tous les prix. — \$1 00 Mêmes d'affaires au prix réduit. — 2 00 Pour des informations appeler le Téléphone 1301. GUMBERLAND TELEPHONE AND TEL. GRAPHIC COMPANY. Coin Perdreaux et Courmand.

E. J. LOUPRE,

933 RUE DECATUR.

La seule Maison Française de gros qui approvisionne les Epicerie et Cafés, a aussi un assortiment de Glacières, Pinceaux pour casser la glace, Sabotiers, Fontaines, Verres, Gobelets, Pailles à Julep, Bouchons, Brouettes, Sacs en papier, Brosses, Balais, Paniers, Cartouches chargées.

La Lumière Electrique Toujours à Point (Ever Ready). — AGENT POUR LES —

Bianches Merve et Enameline et le Noir P. D. Q. 24 juin—6m—dim noc

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 14 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIERE PARTIE

Une Haine d'un Siecle

XII

LA DUCHESSE DE VILLEFORT.

(Suite.)

—Oh! ne les retires pas... Je

sais fort bien que vous me haïssez... moi aussi, du reste, je vous haïs... je ne m'en cache pas...

—Un revoir donc et à bientôt... — Il ne prit pas les mains qu'on lui tendait.

—Elle eurent, sur le seuil, un dernier regard de défi et Horace s'éloigna, lentement: A Villefort, la duchesse était venue sur la route, à sa rencontre.

—Enfin, dit-elle, c'est fini, n'est-ce pas? — Il crut voir dans les yeux maternels comme une vague et lointaine angoisse.

—Non! — Mon Dieu, quoi donc encore? — C'est à vous qu'il veut rendre toutes les pièces qui me concernent, entre vos mains qu'il veut remettre le reçu qui nous dégage de notre esclavage...

—Il veut me voir, moi? moi? — Il tte dans un cri étouffé de terreur.

—Vous! — Elle marchait côte à côte. Elle avait pris son bras. Il la sentit frissonner.

—Ne redoutez rien de cet homme, ma mère, dit-il en lui caressant la main... Je me vais laisser aller pas aller seule chez lui... je vous accompagnerai.

De nouveau, un frisson violent la secoua soudain.

Et d'une voix qu'elle tâchait de rendre ferme, — même méprisante, — mais d'une voix qui

était profondément altérée: —J'irai, je veux y aller... seule!

—Ce simple mot fit tressaillir le duc.

Il regarda sa mère avec surprise.

Il venait de réfléchir rapidement à ce que tout à l'heure lui avait dit Girodias.

Girodias n'avait-il pas semblé prévoir que Mme de Villefort n'accepterait pas d'être accompagnée par son fils?

Et le vieux ne s'était pas trompé.

Quelles raisons avait-il eu de le croire, d'en être persuadé, même?

Il fut frappé de cette coïncidence, mais il avait un trop profond respect de sa mère pour lui en faire l'observation.

Ce qui ne pouvait échapper non plus à ses remarques, c'était l'émotion étrange à laquelle la duchesse était en proie.

Elle n'avait relevé les yeux sur son fils et elle prit le premier prétexte qui s'offrit pour s'éloigner de lui.

Le duc lui avait remis le portefeuille avec l'argent destiné à racheter toutes les créances entre les mains de Girodias.

Elle le prit avec une sorte de terreur.

Le duc ajouta seulement: —Vous trouverez là, ma mère, la liste de tous les papiers que Girodias aura à vous remettre... Veuillez vous assurer, au fur et

à mesure de leur remise, que vous les possédez bien tous. Je n'ai pas une entière confiance dans la probité de cet homme, et s'il a voulu que ce fut vous qui traitiez et finissiez cette affaire avec lui, c'est qu'il a une pensée de derrière la tête, et cette pensée-là serait peut-être d'abuser de vous et de vous tromper... Soyez sur vos gardes, ma mère...

Elle le lui promit, vaguement. Elle suivait une idée fixe. Le duc la laissa.

Seule, loin de tous regards, elle appuya longuement la main sur son front, mais elle ne pleura pas, elle avait peur.

—Que me veut-il? Qu'a-t-il à me dire?

Elle hésita longtemps, mais il fallut qu'elle se décidât.

Elle partit, sans avertir personne, en passant par les bois pour descendre jusqu'à la rivière et comme si elle allait commettre une mauvaise action.

Girodias n'était pas sorti des Grandes-Roches: il avait bien qu'elle viendrait et l'attendait, regardant par sa fenêtre.

Quand il l'aperçut il eut un éclair de joie cruelle dans les yeux.

C'était jour de fête patronale au village Ollon et la place du village était encombrée de boutiques, de marchands de coqueaux et de bâtons de sucre, de tire à la pipe, de berlingots, de chevaux de bois, de saltimban-

ques et de diseuses de bonne aventure.

Tout ce fracas de la fête, avec ses cris, ses détonations, sa cacophonie de musiques bruyantes, les orchestres du bal public et des saltimbanques faisant la parade, mêlée aux orgues de Barbarie, arrivait jusqu'aux Grandes-Roches et avait poursuivi la duchesse depuis son départ de Villefort, pendant toute sa traversée du bois.

Certaines journées, souvent dramatiques de la vie, sont ainsi marquées par des détails vulgaires, et plus tard se mêlent aux souvenirs, aux événements les plus douloureux et les plus tragiques.

Toute sa vie, la duchesse allait être poursuivie par l'atrocité hurlante de tous ces instruments de cuivre, de ces cris de joie qui de loin ressemblaient à des cris féroces, de ces airs populaires dont certaines bribes, sans suite, comme cassées par les accidents de terrain, lui parvenaient par-dessus les bois et les coteaux.

Elle aperçut, elle aussi, Girodias qui l'attendait.

Pour la seconde fois, elle se demanda: —Que me veut-il?

Et se sentant épuisée, hors d'haleine, bien qu'elle eût marchés depuis Villefort d'un pas très lent, bien qu'elle eût fait des pauses nombreuses, elle s'arrêta encore.

Girodias, à sa fenêtre, eut un

clin d'œil.

—Ah! ah! on dirait qu'elle est émue, la grande dame!

Elle peprit courage et s'avauça.

Le vieux paysan ne laissa pas aux domestiques le temps d'aller à sa rencontre. On eût dit qu'il craignait qu'au dernier moment la duchesse ne se ravist et ne repartit.

Il ouvrit la porte et se trouva devant elle.

Madame de Villefort, malgré sa fierté et sa hauteur, était toute pâle et paraissait décontenancée.

—Veuillez entrer, madame, je vous attendais...

Il la précéda à travers les longs couloirs de la grande maison, et quand ils furent entrés dans son cabinet de travail du rez-de-chausée, il lui avança un fauteuil dans lequel la duchesse se laissa tomber bien plutôt qu'elle ne s'y assit, tant son émotion était forte.

Alors, cet homme et cette femme—duchesse et paysan—gardèrent longtemps le silence, les yeux ardemment fixés l'un sur l'autre.

les, qui n'avait rien perdu ni de sa vigueur, ni de son agilité. Le visage était énergique, les yeux vifs, le front large, le nez droit, un peu fort, la bouche très rouge, aux lèvres un peu grosses, indiquant des appétits sensuels.

Quinze ou vingt ans auparavant, il avait dû être encore un beau cavalier, de face vigoureuse, ce paysan riche comme ne seigneur.

La duchesse baissait les yeux devant lui.

Et, lui, semblait jouir de cette gêne, de cet embarras.

Le silence se prolongeait. Girodias n'avait pas l'air de vouloir le rompre le premier.

Madame de Villefort s'enhardit: —Mon fils aîné, dit-elle, m'a rendu compte de la démarche qu'il a faite auprès de vous ce matin même, afin de régler toutes les créances que vous possédez contre nous...

—Exact... — Mon fils vous apportait l'argent nécessaire à ce règlement de compte.

—Ce qui m'a bien surpris, je l'avoue.

—Et cependant, vous avez refusé ce règlement.

—Pas tout à fait exact... J'ai refusé d'entrer en arrangement avec votre fils parce que ses manières ne me plaisent pas... Il affecte envers moi un ton d'insolence qui ne me convient nullement... et je suis certain qu'avec vous les rapports seront plus